

Ma femme comprit que j'avais besoin de solitude. Je lui laissai la grande voiture et le chauffeur pour ses déplacements avec les enfants et je partis au volant de la petite voiture jusqu'à la villa que nous possédons sur la côte nord. Pendant trois

ALAA EL ASWANY

Automobile Club d'Égypte

roman traduit de l'arabe (Égypte) par Gilles Gauthier

heures, je fus seul avec mes pensées et la voix d'Oum Kalsoum que diffusait le lecteur de CD. Avant de passer le portail du village, le garde de sécurité vérifia minutieusement mes papiers.

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

En cette fin des années 1940, sous les pales des ventilateurs de l'Automobile Club du Caire, l'Égypte des pachas et des monarques flirte avec aristocrates et diplomates de tout poil, pour peu qu'ils soient européens. Régulièrement, Sa Majesté le roi honore de son éminente présence la table de poker. Extravagance, magnificence et décadence qui s'arrêtent aux portes des salons lambrissés. Dans les communs, une armada de serveurs et d'employés venus de Haute-Égypte et de Nubie s'escriment à satisfaire les exigences de l'inflexible El-Kwo, le chambellan du roi. L'esclave du monarque est aussi le chef suprême des employés de tous les palais royaux, qui régenté dans ses moindres détails leur misérable existence et se délecte à professer l'art de la soumission.

Parmi ses "sujets" : Abdelaziz Hamam, descendant d'une puissante famille ruinée, venu au Caire dans l'espoir d'assurer l'éducation de sa progéniture. À suivre les chemins contrastés qu'empruntent ses enfants, on découvre les derniers soubresauts de l'Égypte pré-nassérienne : morgue des classes dominantes, dénuement extrême des laissés-pour-compte, éveil du sentiment nationaliste. De toute part l'édifice se lézarde, et dans le microcosme de l'Automobile Club, où le visage noir charbon d'un domestique ajoute une touche d'élégance au décorum, frémissent les temps futurs et l'explosion révolutionnaire qui va embraser le pays.

Engagé et humaniste comme jamais, Alaa El Aswany renoue ici avec les récits populaires et hauts en couleur de l'irrésistible *Immeuble Yacoubian* et désigne inlassablement la seule voie juste pour son pays : une démocratie égyptienne à construire.

ALAA EL ASWANY

Né en 1957 dans la vallée du Nil, Alaa El Aswany exerce le métier de dentiste au Caire, en parallèle d'une carrière de chroniqueur et de romancier traduit dans le monde entier. Après le célèbre Immeuble Yacoubian, porté à l'écran par Marwan Hamed, paru en 2006, Actes Sud a publié Chicago (2007), J'aurais voulu être égyptien (2009) et Chroniques de la révolution égyptienne (2011).

DU MÊME AUTEUR

L'IMMEUBLE YACOUBIAN, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 843.

CHICAGO, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 941.

J'AURAIS VOULU ÊTRE ÉGYPTIEN, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1004.

CHRONIQUES DE LA RÉVOLUTION ÉGYPTIENNE, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1170.

Titre original :

Nâdî al-sayyârât

Éditeur original :

Dâr al-Shorouq, Le Caire

© Alaa El Aswany, 2013

© ACTES SUD, 2014

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-03183-1

Alaa El Aswany

AUTOMOBILE CLUB D'ÉGYPTE

roman traduit de l'arabe (Égypte)
par Gilles Gauthier

ACTES SUD

PRÉFACE

Tout comme l'immeuble Yacoubian, l'Automobile Club du Caire dresse toujours ses hautes façades classiques au cœur de la ville. Mais, pour la première fois, Alaa El Aswany abandonne le temps présent pour faire visiter à ses compatriotes un passé à la fois proche, par le souvenir des récits plus ou moins fantasmés que chacun d'entre eux a entendu raconter par ses parents et ses grands-parents, et lointain, car peu nombreux et très âgés sont ceux qui peuvent aujourd'hui directement en porter témoignage. Quant au lecteur étranger, sans doute ressent-il le besoin de rafraîchir un peu sa mémoire.

Au moment où l'intrigue se noue, l'Égypte est gouvernée par le roi Farouk, monté sur le trône à l'âge de seize ans, en 1936. Ce roi est le dernier rejeton d'une famille turque, celle de Mohamed Ali, qui s'est emparé du pouvoir en 1805 et a entrepris de bâtir sur les rives du Nil un État moderne. Des réformes radicales sont promulguées tandis que la société se transforme en profondeur. Un espoir de renouveau s'empare des élites de la nation, mais un recours excessif aux capitaux étrangers livre le pays aux ambitions des puissances européennes, alors à l'apogée de leurs entreprises coloniales. La renaissance rêvée et avortée débouche finalement sur la mise sous tutelle du pays par la Grande-Bretagne, soucieuse de s'assurer le contrôle de la route des Indes. Pragmatiques et peu préoccupés des formes apparentes, les dirigeants de Londres exercent d'abord, à partir de 1882, leur pouvoir sur un territoire encore théoriquement vassal de l'Empire ottoman par l'intermédiaire d'un consul appuyé par un corps expéditionnaire, et n'hésitent pas à remplacer un prince rétif par un autre, plus accommodant. Mais le déclenchement en 1914 de la Première Guerre mondiale met fin à la fiction d'une suzeraineté ottomane, et Londres doit désormais directement et sans artifice assumer ses responsabilités. C'est

le début d'un affrontement avec le peuple égyptien, qui ne prendra fin qu'avec la prise du pouvoir par les officiers libres en 1952.

Alors que les liens avec le califat ottoman sont brisés et qu'un monde nouveau se dessine, le pays occupé entre en effervescence. Au moment où se déroulent les grandes conférences qui font suite à la victoire des Alliés – en premier lieu, celle aboutissant au traité de Versailles –, une avant-garde nationaliste décide d'envoyer en Europe une délégation (en arabe *wafd*) pour plaider la cause de l'Égypte. Cette délégation, conduite par Saad Zaghloul, donne naissance à son retour à un parti qui prend spontanément le nom de « parti de la délégation ». La lutte qui s'engage contre l'occupant britannique débouche d'abord en 1922 sur la reconnaissance par ce dernier de l'indépendance du pays et l'octroi d'une Constitution. Mais cette décision est entravée par tant de conditions qu'elle ne met pas fin à l'affrontement. En 1936 enfin, tout en maintenant des troupes et en conservant le contrôle du canal de Suez, la Grande-Bretagne reconnaît la pleine souveraineté internationale de l'Égypte, qui entre à la Société des Nations. Mais la Seconde Guerre mondiale, qui éclate trois ans plus tard, amène la puissance tutélaire à resserrer son emprise. Le jeune roi Farouk, au pouvoir depuis seulement trois ans, hésitant à choisir son camp, l'ambassadeur de Grande-Bretagne lui rend visite, accompagné d'un bataillon en armes, pour lui donner le choix entre la démission et la nomination d'un gouvernement ami. Le paradoxe est que c'est au parti Wafd que Londres a recours. En acceptant ce compromis, l'adversaire de toujours de la colonisation se déconsidère aux yeux de la population, tout autant que le roi, qui n'a pas eu le courage de résister.

Le roi Farouk, né en 1920, jouissait de l'affection de ses sujets lorsqu'il est monté à seize ans sur le trône. Premier souverain de sa famille à mieux parler l'égyptien que le turc et le français, il incarne pendant quelques brèves années les espoirs du peuple. Puis il sombra dans une vie de plaisirs, pour ne laisser à l'histoire que l'image caricaturale d'un despote obèse et libidineux. Au moment où Alaa El Aswany le fait apparaître, il n'a pas encore trente ans. Nous sommes donc entre 1945 et 1952, sans doute même avant 1952, aucune allusion n'étant faite aux émeutes du Caire, voire avant 1948, puisqu'il n'est jamais question d'Israël, ni de la guerre israélo-arabe de 1948. Le système politique et la société que nous décrit l'auteur n'a donc plus que quatre ou cinq ans à vivre. Mais peut-on dire pour autant que le type de rapports humains qui y prévalait ait totalement disparu ?

Au-delà d'une époque à laquelle beaucoup se réfèrent aujourd'hui soit pour l'exalter, soit pour la vilipender, ce que nous montre Alaa El Aswany, à travers ce livre comme dans ses précédents ouvrages, c'est le mécanisme subtil des rapports de pouvoir au sein d'une société : le pouvoir des maîtres sur leurs serviteurs, le pouvoir des hommes sur les femmes, le pouvoir des souverains sur leurs courtisans, le pouvoir des despotes sur leur peuple, ce pouvoir qui ne repose que sur la peur de ceux qui lui sont soumis.

GILLES GAUTHIER

Ma femme comprit que j'avais besoin de solitude. Je lui laissai la grande voiture et le chauffeur pour ses déplacements avec les enfants et je partis au volant de la petite voiture jusqu'à la villa que nous possédons sur la côte nord. Pendant trois heures, je fus seul avec mes pensées et la voix d'Oum Kalsoum que diffusait le lecteur de CD. Avant de passer le portail du village, le garde de sécurité vérifia minutieusement mes papiers. Pendant l'hiver, l'Administration double les mesures de précaution pour éviter les vols. La fraîcheur revigorante de l'air de la mer me cingla. Le village, complètement vide, ressemblait à une cité enchantée abandonnée par ses habitants. Les villas étaient fermées et dans les rues il n'y avait d'autre présence que celle des réverbères. Je dépassai la place principale du village puis tournai dans la rue qui conduisait à la villa quand apparut une voiture japonaise d'un modèle récent, conduite par un homme dans la cinquantaine qui avait à ses côtés une belle femme de quarante ans. Lorsque la voiture passa à côté de moi, je les regardai : c'étaient des amants venus au village pour s'isoler des regards. Cela ne faisait aucun doute. Cette sérénité, cet épanouissement, ce silence plein d'amour, il est difficile de les rencontrer chez deux époux. J'arrivai à la villa. La porte grinça. Suivant à la lettre les conseils de ma femme, je commençai par ouvrir les fenêtres, mis en marche le réfrigérateur, enfin ôtai les housses qui recouvraient les meubles. Puis je pris un bain chaud avant d'entrer dans ma chambre vider ma valise et ranger mes vêtements dans l'armoire. Je revins alors au salon m'asseoir devant la fenêtre. Je commandai avec mon téléphone portable de la nourriture

au seul établissement qui travaillait pendant l'hiver. Je mangeai avec appétit, peut-être sous l'influence de l'air marin, puis ressentis une envie irrésistible de dormir. Lorsque je m'éveillai, la nuit était tombée. Je regardai par la fenêtre. Le village était plongé dans l'obscurité et vide à l'exception de la longue rangée des réverbères. Une idée angoissante s'empara soudain de moi : j'étais maintenant complètement seul, à des centaines de kilomètres du Caire. Et s'il m'arrivait soudain quelque chose ? Une crise cardiaque par exemple, ou bien une attaque à main armée... Et si j'étais le héros d'un de ces faits divers que je lisais dans les journaux ?

Cela ferait un titre accrocheur : assassinat d'un écrivain célèbre dans des circonstances obscures. Je me concentrai pour chasser cette obsession de mon esprit. À trois kilomètres se trouvait un hôpital moderne bien équipé où je serais immédiatement transporté si je tombais malade. De même, il était impossible que je sois victime d'une agression. Tous les accès du village, y compris du côté de la mer, étaient sous protection renforcée. Les gardes de sécurité étaient tous des Bédouins qui connaissaient parfaitement la région et qui patrouillaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il n'y avait pas la plus petite probabilité d'être cambriolé. Mais qu'adviendrait-il si les gardes eux-mêmes formaient des bandes pour s'attaquer aux villas ? Voilà bien une idée pour film policier. Je pris un nouveau bain. C'était ma façon d'évacuer les idées ou les sentiments dont je ne voulais pas. Une fois sous la douche, l'eau chaude qui ruisselait sur moi souleva le couvercle qui pesait sur mon esprit, qui retrouva peu à peu sa sérénité. J'en sortis revivifié et me préparai une tasse de café, puis me mis au travail. Je connectai mon ordinateur portable à l'imprimante, que j'alimentai d'une rame de papier. J'avais déjà relu le roman à plusieurs reprises mais je décidai de le relire une fois de plus, ce qui me prit trois heures, sans que j'y change rien d'autre qu'ici ou là un point ou une virgule. Je refermai le dossier sur l'écran de l'ordinateur puis me levai et allai sur le balcon. J'allumai une cigarette et me mis à contempler la rue vide. Je me rendais compte que je faisais tout cela pour retarder l'impression du texte. Je repoussais dans la mesure du possible ce moment difficile et singulier. Maintenant, d'une simple pression de mon

doigt sur une touche, le roman allait naître, sortir à la lumière, passer tout à coup du statut de texte virtuel issu de mon imagination à celui d'entité accomplie, palpable, dotée d'une existence véritable et d'une vie indépendante. Le moment où j'imprimais un roman faisait toujours naître en moi un mélange de fierté, de solitude et d'anxiété. La fierté d'avoir réalisé une œuvre. La solitude, parce que j'allais me séparer des personnages du roman avec lesquels j'avais longtemps vécu comme avec des amis chers auxquels le temps était venu de dire adieu. Quant à l'anxiété, elle venait peut-être de ce que j'abandonnais aux autres une chose qui m'était précieuse. C'était comme si j'assistais aux noces de ma fille unique : à la joie de son mariage se mêlait la tristesse de savoir qu'elle ne m'appartiendrait plus. Pourtant c'était moi qui la livrais aux mains d'un autre homme !

Je me levai pour me préparer une autre tasse de café. Mais dès que j'entrai dans la cuisine survint une chose stupéfiante : j'entendis des pas. Je n'en croyais pas mes oreilles. Je fis comme si de rien n'était et me consacrai à la préparation du café. Le son se faisait de plus en plus net. Je tendis l'oreille. Cette fois, c'était certain. Je ne rêvais donc pas. Celui qui marchait n'était pas seul. Je me redressai, sidéré. Personne ne savait que j'étais ici. Qui étaient ces gens et que voulaient-ils ? Les pas se rapprochèrent peu à peu puis la sonnette retentit. Ils étaient là, devant la porte. Je devais affronter la situation. J'ouvris l'un après l'autre, rapidement, les tiroirs de la cuisine pour y trouver un grand couteau bien affûté que je posai sur l'étagère devant la porte, de façon à pouvoir m'en saisir à tout instant. J'allumai la lampe extérieure et regardai par le judas. J'aperçus un homme et une femme, mais la faible lumière ne permettait pas de distinguer leurs traits. J'ouvris lentement la porte et ne leur laissai pas le temps de dire un mot :

— De quoi s'agit-il ?

La femme me répondit d'une voix agréable :

— Bonsoir, monsieur.

Je me mis à l'observer. L'homme avait une voix avenante, comme s'il s'adressait à un vieil ami :

— Désolés de vous importuner, mais nous sommes venus vous voir pour quelque chose d'important.

— Je ne vous connais pas.

— Mais si, vous nous connaissez très bien, intervint la femme en souriant.

Son ton assuré m'irrita :

— S'il vous plaît. Il doit y avoir une erreur.

La femme se mit à rire :

— Il n'y a pas d'erreur. Vous nous connaissez très bien.

La situation était de plus en plus confuse. L'homme sourit :

— Ne vous souvenez-vous pas de nous avoir déjà vus ?

Je pris peur. J'eus l'étrange sentiment d'avoir vécu auparavant cet instant. L'homme et la femme me paraissaient vraiment familiers.

Il me semblait que je les avais vus et que je m'étais entretenu avec eux dans le passé, mais que notre rencontre précédente s'était effacée de ma mémoire, d'où elle resurgissait soudain. J'élevai le ton :

— Je n'ai pas de temps pour ces devinettes. Qui êtes-vous et que voulez-vous ?

L'homme répondit avec un calme provocateur :

— Est-ce que vous allez nous laisser comme cela, à la porte ? Entrons d'abord, puis nous parlerons.

Le plus étonnant, c'est que je ne résistai pas. Je m'écartai pour les laisser passer, comme irrésistiblement entraîné vers un lieu mystérieux. À partir de ce moment, je m'entendais parler et me voyais agir comme s'il s'agissait d'une autre personne. L'homme et la femme entrèrent tranquillement. Ils se déplaçaient avec aisance, comme s'ils étaient chez eux. Ils s'assirent côte à côte sur le canapé et je les vis pour la première fois en pleine lumière. L'homme approchait de la trentaine, il était beau avec son corps bien découpé et son teint mat. La femme, qui venait à peine d'avoir vingt ans, était belle à faire chavirer le cœur. Son corps était mince, ses traits délicats et réguliers, son teint d'un brun éclatant, et elle avait de merveilleux yeux verts. Elle était habillée avec une élégance démodée, dans le style des années quarante. L'homme portait une veste souple en tissu lisse et brillant, une chemise blanche au col montant, une cravate bleue au nœud triangulaire et des souliers anglais blanc et noir. La femme était vêtue d'un tailleur bleu avec un col, des boutons et des revers blancs et ses cheveux tressés étaient couverts d'une résille. Il y avait autour

d'eux un halo de vétusté, comme s'ils venaient juste de sortir d'un vieil album de photographies ou d'un film en noir et blanc. J'étais complètement décontenancé, incapable de comprendre ce qui arrivait. Ne voulant pas croire à la réalité de l'homme et de la femme qui étaient assis devant moi, je pensais que j'étais victime d'une hallucination. L'homme sortit une cigarette d'une boîte rouge de Lucky Strike, célèbre dans les années quarante, la tapota sur le dos de sa main, la porta à sa bouche, l'alluma avec un petit briquet à essence et en tira une grande bouffée :

— Je suis Kamel Hamam, et voici ma sœur, Saliha Hamam.

— Ce n'est pas possible !

Il rit, puis dit doucement :

— Je comprends que vous ayez du mal à le concevoir, mais c'est la vérité. Je suis Kamel Abdelaziz Hamam et voici ma sœur, Saliha.

Je le regardai en face et soudain la colère s'empara de moi. Je criai :

— Écoutez. Je ne vous permets pas de me faire perdre mon temps.

— Calmez-vous, je vais vous expliquer.

— Je ne veux aucune explication de votre part. J'ai une œuvre à accomplir.

La femme sourit :

— Nous faisons partie de votre œuvre.

Et l'homme ajouta :

— Et même, c'est nous qui sommes l'œuvre.

Je ne répondis pas. J'avais la chair de poule. Les battements de mon cœur s'accéléraient, je transpirais. J'avais l'impression que j'allais perdre connaissance. Comme pris de pitié, l'homme sourit amicalement et me dit d'une voix calme :

— Monsieur, je vous prie de me croire. Je suis Kamel Hamam et voici ma sœur, Saliha. Dieu sait combien nous vous aimons. Ma sœur et moi sommes sortis de votre imagination pour entrer dans la vie réelle. Vous nous avez imaginés dans le roman. Vous vous êtes représenté notre vie dans tous ses détails puis vous avez mis cela par écrit. Lorsque la description d'un personnage parvient à un certain degré, celui-ci se met en quelque sorte à exister. Il passe de l'imagination à la réalité.

Je ne répondis pas et continuai à les regarder. La femme sourit :

— Je peux concevoir le trouble que produit sur vous cette apparition, mais c'est la vérité. Nous sommes sortis de votre imagination puis nous sommes venus vous rencontrer.

Je restai silencieux, et l'homme ajouta d'une voix aimable :

— Nous vous remercions de nous avoir donné la chance de faire partie de vos personnages. J'admire votre dévouement à votre art. Il vous faut deux ans pour écrire un seul roman. Il y a peu de romanciers qui déploient autant d'efforts.

— Merci, murmurai-je d'une voix faible.

Malgré l'étrangeté de ce qui m'arrivait, j'étais surpris de voir que je commençais à m'y habituer. Mon regard allait de l'un à l'autre. Saliha sourit et me dit de sa voix mélodieuse :

— Ne me regardez pas comme si j'étais une des Sept Merveilles du monde. Vous êtes un grand écrivain et vous savez que de nombreux phénomènes que nous sommes incapables d'expliquer échappent au contrôle de notre raison. Vous avez déployé tous vos efforts pour créer des personnages vivants et nous voilà devant vous, vivant réellement. N'est-ce pas ce que vous vouliez ?

Je haussai le ton :

— Supposons que ce que vous dites soit vrai. Même si vous étiez réellement Saliha et Hamam... qu'attendez-vous de moi ?

Le sourire s'épanouit sur les lèvres de Kamel. Il secoua la cendre de sa cigarette au-dessus du cendrier :

— Ah, nous voici aux choses sérieuses. Eh bien, voilà. Nous sommes venus vous interdire de publier le roman.

— De quel droit ?

— Franchement, le roman est excellent, mais il lui manque des éléments importants.

— Quoi, par exemple ?

On aurait dit qu'ils mettaient à exécution un plan préconçu. Saliha sourit :

— Il manque au roman nos sentiments et nos idées.

— Mais j'ai totalement exprimé les sentiments et les idées de mes personnages.

— Vous les avez exprimés de votre point de vue.

— Bien sûr, puisque c'est moi, l'auteur.

— Pourquoi ne pas nous laisser nous exprimer par nous-mêmes ?

— Personne n'a le droit de s'immiscer dans mon travail.

Kamel baissa la tête un instant comme s'il cherchait les mots appropriés, puis me répondit posément :

— Monsieur, je vous prie d'avoir confiance en nous. Nous savons toute la peine que vous avez prise, mais il ne vous est pas possible de peindre nos sentiments et nos idées à notre place.

— C'est ce que font tous les écrivains!

— Notre situation est différente. Nous sommes devenus réellement vivants. Nous avons le droit de parler de nous-mêmes. Il y a des choses importantes qu'il faut que vous ajoutiez au roman.

Je me levai en criant :

— Écoutez, c'est mon roman. Je l'ai écrit avec mon imagination et mon expérience. Je ne permettrai pas qu'on y ajoute un seul mot qui ne soit pas de ma plume.

Saliha se leva et s'approcha de moi. Les effluves du parfum *Soir de Paris* pénétrèrent ma narine.

— Je ne comprends pas la raison de votre colère. C'est votre intérêt que nous cherchons. Si vous publiez le roman avant que nous y ajoutions nos sentiments, ce sera vraiment dommage pour vous.

Tout était dit. Je me ressaisis et me levai. Je me dirigeai vers la porte que j'ouvris en disant d'un ton ferme :

— Je vous en prie.

— Vous nous chassez, s'écria Saliha en me regardant avec réprobation.

Il y avait dans ses yeux verts une grande intensité. Elle dit avec émotion :

— Nous n'avons rien fait qui justifie un comportement aussi grossier.

— Sortez immédiatement de chez moi.

Kamel se leva d'abord, puis Saliha :

— Vous êtes vraiment décidé à nous humilier. Bien. Nous allons partir. Je ne vous demande qu'une seule chose.

Elle ouvrit rapidement son sac à main et en sortit un DVD dans une pochette transparente.

— Voici une copie de votre roman sur laquelle nous avons ajouté tout ce qui s'est passé dans nos vies.

— Vos vies, c'est moi qui les ai créées.

— Vous les avez créées et nous les avons vécues.

Discuter ne servait à rien. J'étais sur le point de ne plus pouvoir contrôler mes nerfs et de faire une sottise. Saliha continuait à sourire en tendant le DVD. Quand elle comprit que je n'allais pas le prendre, elle le posa sur une petite table. Ils sortirent lentement puis fermèrent doucement la porte derrière eux. Je restai quelques instants interloqué puis m'affalai dans le fauteuil le plus proche. J'étais plongé dans la plus extrême confusion. J'allumai une cigarette... Mon Dieu, que m'était-il arrivé? Qui étaient ces gens? Étaient-ce des escrocs ou des fous? Quels qu'ils fussent, comment connaissaient-ils les noms des personnages de mon nouveau roman que personne en dehors de moi n'avait lu? Était-il vraiment possible qu'une vie réelle surgisse de personnages littéraires imaginaires? Il existe une science – la parapsychologie – qui étudie les prodiges que nous sommes incapables d'expliquer. J'eus soudain une pensée angoissante : peut-être étais-je malade, mentalement perturbé et en proie à des hallucinations? Si j'avais eu l'habitude de fumer du haschich, cela aurait pu s'expliquer par une dose trop forte. J'avais une seule fois essayé le haschich et cela m'avait plongé dans un tel état d'abrutissement que je m'en étais définitivement tenu éloigné. Je ne sais pas comment certains écrivains peuvent rédiger leurs ouvrages sous l'influence de la drogue. Pour moi, l'écriture nécessite une extrême concentration. J'étais en cet instant complètement éveillé. Ces deux visiteurs étaient réels, et moi, dans l'effroi que m'avait causé leur apparition, j'avais agi avec précipitation et fait preuve de brutalité à leur égard. J'avais eu tort de les chasser. J'aurais dû les retenir jusqu'à ce que j'aie compris leur secret. J'aurais dû surmonter ma stupéfaction et les écouter.

Je me levai, ouvris la porte et descendis rapidement l'escalier. J'étais décidé à les rattraper, à m'excuser et à les faire revenir. Je devais tirer cette affaire au clair. Ils ne devaient pas se trouver bien loin! Je franchis rapidement le sentier du jardin. Une fois dans la rue, je restai perplexe : étaient-ils allés à droite ou à gauche? Si je me trompais de direction, je les perdrais à jamais. J'aperçus un garde de sécurité, avec son uniforme bleu caractéristique. Il était sur le trottoir d'en face, assis sur un siège en tiges de palmier tressées. Je me précipitai vers lui. Il se leva respectueusement. Je

lui demandai si la dame et le monsieur qui venaient de sortir de chez moi s'étaient dirigés vers la mer ou vers la route du désert. À nouveau, le désarroi fondit sur moi comme un éclair : le garde de sécurité me dit qu'il ne les avait pas vus. Je les lui décrivis avec précision mais il réaffirma qu'il était assis à cet endroit depuis des heures et qu'il n'avait vu personne entrer ou sortir de la villa. Me cramponnant à un dernier espoir, j'interrompis la controverse pour regarder autour de moi. Je courus en direction de la mer puis revins rapidement dans le sens opposé. J'espérais apercevoir Saliha et Kamel, mais ils s'étaient bel et bien évanouis. Je compris que ce que j'étais en train de faire ne servait à rien et revins, haletant, vers la maison. En montant lentement l'escalier, je fus soudain pris d'épouvante : j'étais réellement malade, j'avais des hallucinations. Des gens m'apparaissaient, que personne d'autre que moi n'avait vus. Je me sentais épuisé. La sueur coulait de mon front et j'entendais mon cœur battre la chamade. Une idée surgit dans mon esprit. C'était la seule possibilité qui me restait de démêler l'illusion et la réalité. J'ouvris la porte et appuyai sur l'interrupteur. La lumière de la lampe envahit la pièce. Je fermai les yeux et les ouvris à nouveau, puis je regardai la table : le DVD s'y trouvait, exactement là où Saliha l'avait laissé. J'étais soulagé. Je le sortis d'une main tremblante de sa pochette puis l'introduisis dans mon ordinateur. J'attendis un peu que l'écran s'allume et me mis à lire.

Le roman commence au moment où un homme qui s'appelait Carl Benz rencontra une femme qui s'appelait Bertha.

Dans l'unique photographie dont nous disposons de lui, Carl Benz a l'air indéchiffrable, distrait, dédaigneux des détails de la vie quotidienne au point d'oublier de boutonner son manteau au moment où il pose devant l'appareil photographique. Il y a sur son visage une tristesse profonde, une brisure ancienne que



lui a laissée une enfance cruelle. Son père, conducteur de locomotives, était mort dans un accident effroyable quand il n'avait pas encore deux ans et sa mère avait lutté d'une manière forcée pour que, malgré sa pauvreté, il bénéficie d'un excellent enseignement. Carl avait été obligé de travailler très jeune pour l'aider à subvenir aux besoins de ses frères. Sur la photographie, son regard reflète une évidente intelligence et une forte volonté, mais il a en même temps quelque chose de vague, d'indéfini, comme s'il regardait dans le lointain quelque chose que lui seul aperçoit.

Quant à Bertha, sa photographie montre une forme de beauté particulière qui n'évoque pas tant la concupiscence ou le désir qu'une tendresse maternelle débordante. Il y a dans les traits de son visage une douceur attirante et une quiétude angélique en même temps qu'une forte résolution et un profond sens du devoir.



Le 20 juillet 1872, dans la ville allemande de Mannheim, l'église était pleine à craquer d'hommes et de femmes revêtus de leurs plus beaux atours. Le nombre des invités était si grand que certains avaient dû suivre la cérémonie debout. Malgré les réprimandes et les admonestations, les enfants n'arrêtaient pas de crier et de sauter dans tous les coins. Les murs de l'église venaient d'être repeints et l'odeur tenace de la peinture s'ajoutant à la chaleur ambiante rendait l'atmosphère étouffante. Les femmes

soupiraient et agitaient énergiquement devant leurs visages des éventails de soie ciselés.

Soudain se propagea un murmure enjoué et s'élevèrent des salves d'applaudissements enthousiastes. Carl Benz, dans son élégant costume blanc, venait d'entrer au bras de sa fiancée, Bertha, qui brillait de tous ses feux dans sa robe verte de dentelle française incrustée de petits éclats de diamants industriels, largement décolletée pour mettre en valeur sa poitrine d'un blanc éclatant, resserrée sur sa taille fine et terminée par une jupe bouffante comme celle d'une danseuse de ballet. Les deux mariés marchaient lentement. Ils s'arrêtèrent devant l'autel, où ils échangèrent leurs serments de mariage devant un gros prêtre qui, tant il faisait chaud, se désaltérait avec une bouteille d'eau fraîche posée à ses côtés et épongeait la sueur de son visage avec un grand mouchoir blanc.

Carl prit la main de Bertha et prononça le serment d'une voix rauque et d'un ton sobre, avec l'air renfrogné qu'il avait habituellement, comme s'il y était contraint. Lorsque vint le tour de Bertha, le sang lui monta au visage, sa respiration se troubla et elle fit entendre une voix ardente, entrecoupée, comme celle d'un élève qui récite un texte difficile devant un maître sévère.

“Au nom de Jésus notre Seigneur, je te prends, toi, Carl, pour époux. Je m'engage à être à tes côtés dans la joie et dans le malheur, dans la richesse et dans la pauvreté, dans la santé et dans la maladie. Je resterai à jamais avec toi et t'aimerai toujours, jusqu'à ce que la mort nous sépare.”

La cérémonie se termina, suivie par un dîner réunissant la famille et quelques proches amis.

Peu avant minuit, Carl ouvrit la porte du nouveau logis et Bertha s'arrêta un instant avant de franchir le seuil.

Elle se dit qu'une époque de sa vie se terminait et qu'elle franchissait une nouvelle étape. Elle invoqua le Seigneur pour qu'il bénisse leur vie commune. La chambre à coucher était à l'étage supérieur. Avant le mariage, Bertha n'avait autorisé que quelques baisers, extorqués à grand-peine. Sa conscience protestante en éveil lui interdisait de livrer son corps à quiconque en dehors d'un mariage conclu dans la maison du Seigneur. De ce fait, leur première relation physique acquit la dimension d'une

célébration intime et resta à jamais gravée dans son esprit dans ses moindres détails. Bertha n'oublierait plus par la suite ces premiers moments de spontanéité, de trouble, d'anxiété, d'ardeur, mais aussi de jubilation. Ils s'étaient d'abord mis à parler de n'importe quoi avec des phrases entrecoupées, puis le silence les avait saisis. Carl s'était précipité vers elle et avait commencé à l'embrasser avec douceur. Elle avait senti son souffle brûlant, saturé de l'odeur des cigarettes et de l'alcool, le frottement piquant de sa moustache, l'odeur de neuf de son pyjama de soie blanche qui se mêlait à celle de son corps. Elle se souviendrait toujours de la manière dont elle faillit perdre connaissance tant elle avait honte. Elle lui avait chuchoté d'éteindre toutes les lumières. Ses baisers interminables avaient peu à peu détendu son corps jusqu'à ce qu'elle ait l'impression de nager dans un étrange et vaste espace. Ensuite il y avait eu cette fusion entre leurs deux corps – surprenante, soudaine, familière et attendue en même temps –, qui lui avait causé d'abord une légère douleur puis la sensation merveilleuse qu'elle était liée à cet homme pour l'éternité.

Bertha évoquerait ces moments avec un sourire de joie et de nostalgie. Les premiers moments de leur mariage furent des jours d'un bonheur sans tache. Bertha faisait tout ce qu'elle pouvait pour rendre son mari heureux. Son espoir était de fonder une saine famille chrétienne qui soit comme un arbre chargé de fruits dans le jardin du Seigneur. Malheureusement, peu à peu les nuages s'accumulèrent au point de cacher le soleil.

Bertha découvrit soudain que son mari était bizarre, différent de tous les hommes qu'elle avait connus ou dont elle avait entendu parler, différent de son père, de ses frères ou des maris de toutes ses amies. Sa bizarrerie était telle que l'on avait souvent l'impression que deux personnes contradictoires étaient réunies dans un seul corps. Carl le gentil, le sympathique, le plaisant qui l'avait aimée et avec qui elle avait souhaité se marier était soudain possédé par le diable et se transformait en quelqu'un de fuyant, d'inquiet, de nerveux, qui se querellait pour les raisons les plus futiles et la traitait avec une grossièreté à laquelle elle ne s'était pas attendue de sa part. Il devenait à ces moments-là un personnage impénétrable enveloppant tout ce qu'il faisait de

mystère, au point qu'elle en était venue à se demander ce qu'elle connaissait réellement de cet homme qu'elle avait épousé.

Elle savait qu'il travaillait comme ingénieur dans une usine et qu'il avait monté avec un de ses collègues un petit projet pour augmenter ses revenus. Il était venu un jour lui demander de lui prêter une somme d'argent pour racheter la participation de son associé et elle n'avait pas hésité un seul instant. Elle lui avait accordé l'argent qu'il lui demandait sur ses biens personnels.

Carl avait alors exprimé sa satisfaction en lui baisant les mains. Il lui avait dit qu'il n'oublierait jamais son obligeance, mais au bout de quelques jours sa bizarrerie le reprit. Il l'informa qu'il avait loué un local chez les Miller dans la rue voisine pour en faire son atelier et ajouta brièvement qu'il l'utiliserait pour des travaux qu'il n'aurait pas pu faire à l'usine. Après cela, il esquiva la réponse à ses questions puis sortit en souriant mystérieusement.

Carl passait de longues heures dans la cave et refusait énergiquement que Bertha l'y accompagne. Lorsqu'elle lui avait demandé qui nettoyait le local, il avait fait semblant de ne pas entendre sa question. Plus les jours passaient, plus sa conduite devenait anormale. Il se terrait dans le coin le plus éloigné de la pièce et fumait des cigarettes en silence, complètement absent à tout ce qui l'entourait, et tout à coup il se levait d'un bond et sortait précipitamment de la maison comme s'il venait de se souvenir de quelque chose d'important qu'il lui fallait faire sans délai. Il pouvait rester des heures absent, puis il rentrait pour retrouver la même posture.

Une nuit où Bertha se trouvait avec lui dans le lit, leurs deux corps soudés l'un à l'autre au sommet de l'incandescence, elle ouvrit tout à coup les yeux et vit son visage dans un rayon de lumière qui filtrait de l'extérieur de la chambre. Carl, à leur moment le plus ardent, regardait au loin comme s'il pensait à autre chose. Son corps seulement était avec elle, tandis que son esprit vaquait dans un lieu éloigné.

Cette nuit-là, Bertha eut la conviction qu'elle l'avait perdu pour toujours. Une lourde tristesse fondit sur elle et ses obsessions reprirent de plus belle, dans une autre direction. Qu'est-ce qui pouvait bien distraire à ce point l'attention de cet homme au moment même où il faisait l'amour à sa femme ?

La réponse surgit dans son esprit comme un éclair : Carl aimait une autre femme. C'était la seule explication à tout ce qui se passait.

“Qui est la maîtresse de Carl? Est-elle plus belle que moi? Quand et comment fait-il l'amour avec elle? Pourquoi ne l'a-t-il pas épousée au lieu de me tromper? Qui peut m'assurer qu'il a accepté mon argent pour prendre seul le contrôle de la société comme il l'a prétendu? Qui peut m'assurer qu'il ne dépense pas mon argent avec sa maîtresse? Et même : qui peut m'assurer qu'il a loué la cave pour y travailler? N'est-ce pas dans la cave qu'il la rencontre? Cela ne préoccuperait absolument pas la famille Miller que l'on commette l'adultère dans leur cave, pourvu qu'on leur paie un bon loyer.”

Bertha continuait à se torturer avec ses doutes, jusqu'à ce qu'elle se réveille une nuit et qu'elle ne trouve pas Carl à ses côtés. Elle sauta hors du lit pour aller le chercher et le trouva dans son bureau en train de fumer et d'écrire sur une feuille posée devant lui. Dès qu'il l'aperçut, il tendit la main pour cacher ce qu'il écrivait. Elle l'interrogea et il grommela laconiquement :

— J'ai un travail que je dois terminer cette nuit.

Elle le regarda fixement... Elle avait bien sûr compris qu'il était en train d'écrire une lettre à l'autre femme. Comment pouvait-il pousser l'insolence jusqu'à abandonner le lit de sa femme pour écrire une lettre à sa maîtresse? Il lui vint à l'esprit de se jeter sur lui et de lui arracher la lettre des mains, quelles que puissent en être les conséquences. Elle hésita un instant puis se retira dans sa chambre. Cette nuit, elle ne dormit pas. Elle se demandait pourquoi elle ne l'avait pas bravé, pourquoi elle ne s'était pas saisie de la lettre pour avoir en main une preuve de sa culpabilité.

Au fond d'elle-même, elle avait peur de faire face à la vérité. L'obsession de la trahison de son mari la dévorait mais en même temps il restait la possibilité, même faible, qu'il soit innocent. Qu'en serait-il si elle l'affrontait et s'il avouait ses relations avec l'autre femme?

Que ferait-elle alors? En informerait-elle sa famille? Abandonnerait-elle la maison? Elle avait besoin de temps pour se déterminer. Elle décida provisoirement de laisser subsister entre

eux un voile léger, jusqu'à ce qu'elle soit prête à l'affrontement final. Mais la roue du malheur, lorsqu'elle a commencé à tourner, ne s'arrête pas. Un matin, après avoir pris son petit déjeuner, l'heure était venue pour lui de partir au travail. Comme d'habitude, elle alla le saluer à la porte, lorsqu'il lui dit tout à coup, en évitant de la regarder dans les yeux :

— Je passerai la nuit à l'extérieur.

— Puis-je savoir pourquoi ?

— J'ai un travail qui ne peut pas attendre à faire cette nuit à l'atelier.

À ce moment-là, pour la première fois, Bertha fut incapable de contrôler ses sentiments. Elle explosa. Ses hurlements se mirent à retentir à travers toute la maison :

— Ça suffit comme ça, Carl. Je ne peux plus supporter tes mensonges. Quel est ce travail qui te fait passer la nuit dehors ? Pour qui me prends-tu ? Je ne suis pas une enfant. Je ne suis pas aveugle. Je suis au courant de tout. Tu me trompes, tu me trompes, Carl. Laisse-moi et pars avec elle puisque tu l'aimes.

Elle lui faisait face, les deux mains sur les hanches, les cheveux en désordre, la fureur au visage et dans ses yeux bleus de la colère et de l'amertume. Elle ressemblait à une tigresse, prête au combat final, mais, lorsqu'elle eut prononcé sa dernière phrase : "Pars avec elle puisque tu l'aimes", les muscles de son visage se crispèrent soudain et elle éclata en sanglots. Carl la regarda calmement, fronça les sourcils et resta un moment silencieux, comme s'il ne comprenait pas. Puis il s'approcha d'elle et tendit les bras pour essayer de l'étreindre, mais elle le repoussa violemment en criant :

— Ne me touche pas.

Alors, tout à coup, il la prit avec force par la main et l'entraîna à l'extérieur.

Elle cria :

— Que fais-tu ?

— Viens avec moi.

Il resserra sa prise et l'entraîna de force.

C'était un temps nuageux d'automne et le ciel sombre annonçait une pluie imminente. L'allure rapide de Carl était celle d'un forcené, tandis que Bertha essayait en vain de se dégager de sa

poigne. Plus d'une fois, elle faillit s'étaler par terre. Le spectacle qu'ils donnaient était si insolite que certains passants s'arrêtaient pour les regarder avec curiosité. Lorsqu'ils arrivèrent chez les Miller, il lui fit faire le tour de la maison pour arriver à la porte de la cave, qu'il ouvrit avec sa clef de la main droite, tandis que sa main gauche restait agrippée à la sienne.

Il poussa du pied la porte, qui s'ouvrit en grinçant sinistrement. Il l'entraîna à l'intérieur, lui lâcha la main et alluma la lampe. Elle palpa son poignet endolori et regarda autour d'elle.

L'endroit était rempli de choses étranges. Il y avait de nombreuses machines de toutes dimensions, de nombreuses roues de tailles différentes posées à même le sol, un grand tableau noir sur lequel étaient inscrites des dizaines d'équations mathématiques, des dessins industriels de moteurs accrochés aux murs, une grande table de bois sur laquelle étaient rangées des pièces détachées, des centaines de clous, d'écrous réunis dans plusieurs récipients à proximité de la table. Carl la fit asseoir sur le seul siège existant puis, adossé au vieux mur dont la peinture s'écaillait en de nombreux endroits, il se mit à lui expliquer en détail ce qu'il faisait. Elle le suivait lentement, les yeux perdus dans le vague, comme si elle soupesait ce qu'il lui disait et l'analysait soigneusement. Peu à peu, son regard passa de l'exaspération à l'étonnement. Lorsqu'il eut fini, elle lui posa quelques questions, auxquelles il répondit de façon exhaustive et précise. À la fin, il n'y avait plus rien à dire. Un silence profond, chargé de sens, s'établit. Carl soudain s'approcha d'elle, se mit à genoux et lui baisa les mains et les genoux :

— Bertha, je t'aime. Je n'ai de toute ma vie jamais aimé d'autre femme que toi. Je te demande de m'excuser de beaucoup te négliger, mais je travaille depuis des années pour réaliser un rêve qui est le but de mon existence : réussir un jour à créer une voiture qui se déplace sans chevaux, une voiture qui s'élance grâce à la force d'un moteur.

Elle l'étreignit fortement, enfonça le visage dans ses cheveux et murmura :

— Moi aussi, je t'aime.

Ce jour-là, elle lui livra son corps comme elle ne l'avait jamais fait auparavant. Elle s'ouvrit à lui comme une fleur revivifiée par

la rosée. Elle l'étreignit avec force comme s'il était revenu d'un lointain voyage. Elle couvrit son corps de baisers. Elle le berça comme s'il était son enfant. Les doutes qu'elle avait longtemps eus sur sa fidélité s'étaient en un instant métamorphosés en sentiment de culpabilité, laissant libre cours au flot de sa tendresse.

Après cela, Bertha apprit à aimer son mari comme il était. Elle n'essaya plus de le changer. Cela lui était devenu indifférent que son esprit vagabonde alors qu'il se trouvait avec elle ou bien qu'il passe toute la journée à l'extérieur. Depuis qu'elle avait écarté l'hypothèse qu'il la trompait, plus rien ne l'inquiétait.

C'était un mari fidèle et travailleur, un chrétien pratiquant. Que pouvait-elle demander de plus? S'il avait des occupations pour employer ses moments de liberté, cela valait mieux que de boire ou de dépenser son argent au jeu ou de courir après les femmes comme font beaucoup de maris. Bertha était heureuse avec Carl, dont elle eut quatre enfants, auxquels elle consacrait la plus grande partie de son temps. Lui consacrait le sien à l'atelier, penché sur son travail.

Un soir, tandis qu'elle était en train de préparer le dîner, la porte de la cuisine donnant sur le jardin s'ouvrit et Carl apparut, les mains pleines de graisse :

— Bertha, laisse tout et viens immédiatement.

Elle ne comprenait pas, mais la joie qui submergeait son visage se communiqua soudain à elle. Elle s'essuya les mains,



enleva son tablier et le suivit. Il était si pressé qu'il avait laissé la porte de l'atelier ouverte. Dès qu'elle entra, elle vit quelque chose d'étrange : une bicyclette géante comme elle n'en avait jamais vu de semblable. Trois grandes roues, deux à l'arrière et une à l'avant, supportant un large siège fait pour deux personnes et à l'arrière un objet métallique d'où pendaient deux ceintures de cuir noir.

Carl la regarda, poussa un cri et applaudit. Il la prit dans ses bras avec force et la souleva de terre en couvrant son visage de baisers. Il ne pouvait pas contenir sa joie et cria avec enthousiasme :

— Bertha, c'est le plus beau jour de ma vie ! J'ai fabriqué la première voiture à moteur de l'histoire.

Il s'approcha de la voiture et en saisit la courroie de cuir en s'exclamant :

— Regarde. Elle n'a pas besoin de chevaux pour la tirer. C'est la poussée du moteur qui la met en mouvement.

— Ah, mais c'est merveilleux. Remercions Dieu, s'écria Bertha, qui commençait à comprendre l'importance de l'événement.

Carl dit aussitôt d'un ton de visionnaire :

— Demain, j'enregistrerai l'invention à mon nom et j'obtiendrai des financements pour monter une usine. Cette voiture portera le nom de Benz. Nous vendrons des milliers de voitures et nous gagnerons des millions.

Bertha eut l'air de réfléchir, puis elle demanda d'un ton calme :

— Carl, crois-tu que les gens accepteront d'acheter cette voiture ? Qu'ils abandonneront les chevaux pour monter dans la voiture Benz ?

— Bien sûr.

— Je ne crois pas, Carl, que ce soit aussi facile. Les gens changent difficilement leurs habitudes et ils ne vont pas dépenser leur argent pour un produit dont ils ne savent rien.

Carl la regarda en réfléchissant. Elle s'avança lentement vers lui, le visage empreint de résolution. Elle prit sa tête entre ses mains et murmura en appliquant un baiser sur son front :

— Carl. Je suis aussi heureuse que toi de ton invention et je suis fière de toi. Mais notre travail n'est pas terminé. Il ne fait que commencer.

Le lendemain, Bertha s'employa à mettre son plan en application. Elle convoqua Tom Mizenger, le photographe le plus connu

de la ville, un vieillard de soixante-dix ans, grand et maigre, aux cheveux complètement blancs. Ses vêtements étaient dans un état lamentable et froissés comme s'il avait dormi dedans. Il arriva ivre comme d'habitude et insista pour toucher la totalité de ses émoluments par anticipation, puis il passa la journée entière à prendre des photographies de la voiture sous tous les angles. Bertha attendit qu'il eût fini de tirer les photos puis choisit les meilleures, qu'elle distribua elle-même aux journaux locaux. Elle demanda qu'elles soient publiées accompagnées d'une publicité payante, qui sortit dans le numéro du dimanche sous la forme suivante :

“L'ingénieur Carl Benz est heureux d'annoncer aux habitants de la ville de Mannheim qu'il est parvenu – après de longues années d'un dur labeur – à créer la voiture Benz, première voiture de l'histoire à se mouvoir de sa propre impulsion. Cette voiture n'a pas besoin d'être tirée par un cheval. C'est un petit moteur à essence qui la met en mouvement. Cet étonnant et nouveau moyen de transport rendra notre vie plus facile et plus belle. Carl Benz exposera sa voiture le dimanche 15 mai prochain, devant son domicile à une heure de l'après-midi. Tout le monde y est convié.”

Cette annonce fit un bruit considérable dans la ville de Mannheim et se répandit rapidement dans les villes voisines. Il y eut des controverses enragées au sujet de la nouvelle invention : la plupart des gens étaient stupéfiés et se demandaient comment il était possible qu'une voiture bouge toute seule, sans cheval. Nombre d'entre eux hésitaient à y donner foi. Certains, enthousiasmés par la science et le progrès, crurent à l'idée et prirent sa défense, tandis que d'autres se moquaient ouvertement de Carl et de sa prétendue automobile.

Mais ceux qui s'opposaient avec le plus de force et d'acharnement étaient les chrétiens extrémistes, qui se répandaient partout en disant : “Il est impossible de faire marcher une voiture sans cheval, car Dieu n'aurait pas donné vie inutilement à cette créature. S'il a créé le cheval, c'est précisément pour qu'il tire des voitures. C'est une loi éternelle que ni Carl Benz ni quiconque ne peut changer.”

Ces extrémistes sillonnaient chaque recoin de la ville de Mannheim pour prévenir les gens d'une voix menaçante avec

des regards furibonds et haineux : “Ô vous qui croyez au Christ, cette nouvelle voiture n’est pas une invention, ce n’est rien d’autre qu’une des innombrables ruses du diable qui a pour but de tenter les croyants et d’ébranler leur foi en Dieu. Carl Benz n’est ni un savant ni un inventeur. C’est un charlatan qui, avec son épouse, est en relation avec des esprits maléfiques, mais – comme l’a dit le Seigneur en personne – les rets du démon sont plus fragiles qu’une toile d’araignée et vous verrez par vous-mêmes que la fin de ces deux époux imposteurs sera épouvantable car c’est là le châtiment de tous ceux qui vendent leur âme au diable.”

Le tumulte au sujet de la voiture de Benz redoubla. Ses opposants, ses partisans et ceux qui restaient dans l’expectative s’affrontèrent dans d’interminables disputes à tel point qu’il n’y avait pas d’autre sujet de conversation à Mannheim.

Le jour fixé pour la présentation, Carl et Bertha avaient tout préparé à la perfection. Ils firent sortir la voiture de l’atelier et la placèrent devant leur domicile. Carl la nettoya avec soin et la fit briller de partout. Son aspect était vraiment ravissant.

La rue se remplit d’un bout à l’autre de spectateurs qui continuaient à arriver sans interruption. Ils s’entassaient sur toutes les routes qui conduisaient à leur domicile et certains se bousculaient à son entrée, si bien que la police dut intervenir pour rétablir l’ordre. Les policiers firent un cercle autour de la voiture recouverte d’une bâche pour empêcher les gens de l’abîmer et ils se déployèrent partout dans les alentours pour contenir la foule et empêcher les échauffourées.

À une heure précise, Carl apparut, accompagné de son épouse. Il était vêtu d’un costume gris clair, d’une chemise blanche et d’un nœud papillon rouge sang. Bertha, elle, portait une robe bleu ciel très élégante (qu’elle avait achetée spécialement pour l’occasion), avec un chapeau de la même couleur d’où pendaient des rubans blancs. L’excitation se propagea et peu à peu se transforma en clameur. Les deux époux se frayèrent un chemin parmi la foule avec difficulté pour parvenir à la voiture couverte, puis d’un geste rapide Carl arracha la bâche. La voiture apparut et les gens ne purent se contenir : des cris fusèrent, des rires nerveux éclatèrent. Carl, immobile, les regarda, comme s’il voulait leur parler.

Plusieurs voix s'élevèrent pour appeler au calme, et lorsque le silence revint, Carl leur dit d'une voix enrouée par l'émotion :

— Mesdames, messieurs, je vous remercie d'être venus et je vous confirme que vous assistez maintenant au début d'une ère nouvelle. Vous vivez un moment où le monde est en train de changer. Un jour, vous raconterez à vos enfants que vous avez vu la première voiture de la marque Benz. La voici devant vous. C'est une voiture qui n'a pas besoin de cheval, mais qui est propulsée par un moteur que j'ai monté à l'arrière. Vous allez voir maintenant à quel point sa conduite est facile.

Carl posa le pied droit sur la petite pédale suspendue à la voiture puis monta et s'assit sur le siège du conducteur. Un profond silence s'établit et les gens se pressèrent pour bien voir ce qui se passait. Ils retenaient leur souffle et tous les yeux étaient rivés sur Carl Benz, qui faisait des efforts pour parvenir à garder le sourire confiant qu'il arborait depuis le début. Il plaça sa main droite sur le volant et prit de la gauche la courroie de cuir noir du moteur, sur laquelle il tira violemment une seule fois. La voiture produisit un formidable grondement et projeta un épais nuage de fumée puis bondit en avant. La foule poussa à l'unisson un grand cri perçant et frénétique, comme si elle se trouvait à bord d'un bateau tanguant violemment avant de couler dans l'océan. Jusqu'à cet instant, au fond d'eux-mêmes, les gens n'étaient pas persuadés que ce qui se passait devant eux était réel. La voiture avança dans la rue et ils s'élancèrent derrière elle en criant, en applaudissant et en invoquant le Seigneur. Carl avait l'air de la maîtriser totalement, de la diriger avec aisance et habileté, comme un cavalier émérite soumettant sa monture à sa volonté. La voiture progressait rapidement et Carl put la diriger vers la route principale où elle continua son parcours, les gens courant derrière elle. La réussite de Carl était si totale qu'un sourire victorieux illumina le visage de Bertha, qui le suivait du regard.

Carl réussit à prendre le tournant et, lorsqu'il se trouva face au grand arbre, tira le levier métallique du frein fixé au moteur pour arrêter la voiture. Il tira plusieurs fois avec force, malheureusement le levier ne répondit pas. Carl essaya désespérément de maîtriser le volant mais la voiture, qui roulait maintenant au maximum de sa vitesse, soudain rétive, fit un violent écart

et sauta sur le trottoir. Au même moment, elle perdit l'équilibre, heurta l'arbre et se renversa. Ce fut la dernière scène du spectacle : la voiture renversée, les roues qui tournaient en grinçant dans le vide tandis que le moteur vrombissait en émettant une épaisse fumée comme un énorme insecte cauchemardesque retourné sur lui-même et incapable de retrouver sa position normale. Carl, coincé au-dessous et étouffé par la fumée, se mit à tousser violemment. Au terme d'efforts désespérés, il parvint enfin à se dégager, le visage, les mains et son élégant costume complètement couverts de graisse. Un lourd silence régnait. Les gens étaient si stupéfaits qu'il leur fallut quelques instants avant de réaliser ce qui était arrivé, puis tous leurs sentiments réprimés surgirent d'un seul coup : ils se mirent à crier, à sauter, à rire aux éclats, comme s'ils étaient devenus fous. Carl abandonna sur place la voiture, et retourna chez lui la tête basse, suivi par Bertha, au milieu des commentaires ironiques et malveillants qui jaillissaient de toute part comme des flèches empoisonnées :

— Allons, monsieur Benz, je crois qu'il vaut beaucoup mieux faire tirer sa voiture par des chevaux que se livrer à ces acrobaties.

— Nous vous remercions, monsieur Benz, pour cet intermède comique. Je vous conseille de le présenter dans un cirque.

— C'est le châtiment de ceux qui défient les lois du Seigneur.

— Dis à tes démons de te faire, la prochaine fois, une voiture qui marche bien.

La présentation avait totalement échoué, et les jours suivants n'apportèrent aux époux Benz que malveillance et déception. À Mannheim, la voiture de Benz devint le premier objet de risée. Autant la presse avait au début accueilli l'invention avec intérêt, autant les journaux la tournaient maintenant cruellement en dérision. Partout les gens accueillaient Carl Benz avec des regards et des expressions ironiques, si bien que, dans la mesure du possible, il évita de paraître dans des endroits publics. Le pire, c'étaient ces arsouilles qui commençaient par se saouler dans des tavernes, puis, quand ils ne trouvaient rien à faire, décidaient d'aller chez Carl Benz contempler sa voiture. Tous se comportaient de la même manière. Ils frappaient avec effronterie à la porte puis prenaient un air sérieux pour demander à voir la voiture qui roulait sans cheval parce qu'ils pensaient en acquérir une. Carl

comprenait dès le début qu'ils se moquaient, mais, considérant qu'il y avait une faible probabilité qu'ils soient réellement venus pour acheter une voiture, il les conduisait à l'atelier. Devant le véhicule, dès ses premières explications, ils l'accablaient de questions et de commentaires ironiques. Alors, convaincu qu'ils se moquaient de lui, il s'écartait en silence, s'asseyait dans un fauteuil dans un coin et restait sans mot dire jusqu'à ce que s'épuise leur énergie malveillante et qu'ils s'en aillent. Carl supporta toutes ces souffrances et Bertha le soutenait de toutes ses forces soit directement, en le consolant, soit en ignorant la question et en essayant de se comporter de façon naturelle et de le distraire par tous les moyens possibles. Mais l'échec, comme un lourd nuage noir, continuait à assombrir les deux époux, où qu'ils aillent, quoi qu'ils disent et quoi qu'ils fassent.

Une chaude journée d'août, Bertha proposa à Carl de dîner dans le jardin. Elle avait préparé un poulet rôti, son plat favori, avec lequel ils burent une bouteille de vin rosé bien rafraîchissant. Bertha essaya de rendre le dîner agréable ou, à tout le moins, normal, en abordant d'autres sujets que celui de la voiture et de l'échec de la présentation.

Tout se passa parfaitement jusqu'au moment où, tout à coup, un homme d'une cinquantaine d'années arriva près de la porte du jardin. Il était vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon bleu. Il regarda les deux époux, les salua et leur dit d'une voix forte :

— Pardon, monsieur, êtes-vous Carl Benz, l'inventeur de la voiture qui marche sans cheval ?

— Oui.

— Je voudrais la voir, s'il vous plaît.

Carl resta un moment silencieux, puis le regarda et lui dit d'une voix grave :

— Je n'ai rien à vous montrer. Désolé, monsieur.

— Comment ça ? Je veux voir la voiture que vous avez inventée.

Carl baissa un peu les yeux, puis releva la tête vers l'homme et lui répéta calmement sa réponse :

— Je n'ai rien à vous montrer.

— Bien, monsieur Benz. Je suis désolé de vous avoir importuné. Je vous souhaite le bonsoir.

Cette nuit, lorsque les deux époux allèrent dormir, ils restèrent allongés côte à côte dans l'obscurité, complètement silencieux. Puis Bertha passa la main sur la poitrine de Carl et lui demanda tendrement :

— Pourquoi as-tu refusé de montrer la voiture à cet homme ?

Il attendit quelques instants avant de répondre, puis soupira et dit à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même :

— Je suis las de faire le pitre, Bertha. Je ne peux plus supporter les regards incrédules, les questions impertinentes et les rires sarcastiques.

— Ce sont des imbéciles. Ils ne connaissent pas la valeur de ce que tu as réalisé.

— Ça suffit, Bertha, j'ai échoué, ma chérie. C'est ça, la vérité que je dois affronter. Pendant de longues années, j'ai couru derrière un mirage. J'ai pourchassé une chimère.

Il se tut puis poursuivit sur le même ton :

— Bertha, je t'en conjure par le Christ, ne me parle plus jamais de cette voiture.

Il avait la tête appuyée contre sa poitrine. Ils plongèrent à nouveau dans le silence et elle se rendit compte que son corps était parcouru de frissons : Carl pleurait. Elle sentit le chagrin déchirer son cœur. Elle le serra très fort dans ses bras. Ils restèrent ainsi collés l'un à l'autre jusqu'à ce qu'elle entende sa respiration redevenir régulière. Lorsqu'elle fut convaincue qu'il dormait, elle retira doucement la main et écarta délicatement sa tête, qu'elle posa sur l'oreiller. Assise sur le lit, elle resta éveillée à réfléchir en fixant l'obscurité. Lorsque le premier filet de lumière traversa la fenêtre ouverte, elle avait pris sa décision. Elle se glissa sur la pointe des pieds, ouvrit l'armoire, prit ses vêtements dans l'obscurité, descendit l'escalier et alla s'habiller dans le salon. Elle réveilla ses deux enfants, Eugène et Richard, qui avaient à cette époque douze et quatorze ans, leur demanda de faire leur toilette et de s'habiller le plus vite possible. Lorsqu'ils lui demandèrent où elle les emmenait, elle marmonna :

— Je vous le dirai tout à l'heure.

Elle ouvrit la porte avec précaution pour ne pas faire de bruit, puis s'arrêta et, se souvenant tout à coup, laissa ses deux

filz l'attendre et revint dans la cuisine où elle prit une feuille de papier et un stylo et écrivit en majuscules :

“Carl, ne t'inquiète pas pour nous. Nous sommes allés rendre visite à ma mère et nous reviendrons demain.”

Elle plaça la feuille en évidence pour qu'il puisse la lire lorsqu'il se réveillerait, puis elle ferma la porte et, en tenant bien ses enfants par la main, partit en direction de l'atelier. Elle ouvrit la porte et, avec ses fils, poussa la voiture dans la rue puis les aida à monter. Assise entre eux, elle saisit la courroie de cuir à deux mains et la tira de toutes ses forces. Le moteur se mit à vrombir et à projeter une épaisse fumée, puis la voiture s'élança en avant.

Raia ouvrit les yeux en entendant l'appel à la prière de l'aube. Elle récita à voix basse sa profession de foi puis se glissa hors du lit et ferma doucement la porte de la chambre pour ne pas réveiller Abdelaziz, son mari. Elle se dirigea vers la salle de bains, où elle alluma le réchaud. Lorsqu'elle vit que le feu avait bien pris, elle posa au-dessus un grand récipient rempli d'eau à ras bord, puis alla à la cuisine.

Elle prépara le plateau du petit déjeuner pour les invités et les sandwiches de l'école pour les enfants. Lorsqu'elle retourna à la salle de bains, l'eau bouillait. Le bain du matin était une coutume qu'elle avait acquise au début de son mariage. À cette époque, elle vivait en Haute-Égypte avec sa belle-mère, aujourd'hui décédée, qui surveillait le nombre de fois qu'elle prenait un bain pour savoir si elle avait fait l'amour avec Abdelaziz. Se baigner tous les matins était une manière judicieuse de protéger sa vie privée. Avec le temps, elle s'était habituée à commencer sa journée avec cette sensation revigorante. Ensuite, elle se séchait avec soin et revêtait une galabieh¹ propre, bien repassée, puis montait l'escalier avec le plateau du petit déjeuner recouvert d'un voile de gaze, qu'elle déposait devant la porte de la chambre des invités. Cette pièce au-dessus de la terrasse servait à loger des membres de la famille de Haute-Égypte montés au Caire pour diverses raisons comme se soigner, retirer des papiers, ou régler des affaires. La chambre sur la terrasse était vaste, munie d'un lavabo, et à côté il y avait

1. Vêtement traditionnel égyptien, en forme de longue robe. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

des toilettes et un escalier indépendant. La maison d'Abdelaziz était toujours ouverte à la famille. Il considérait que c'était autant son devoir de les accueillir que d'élever sa propre progéniture.

Ensuite, Raqia réveilla ses enfants. Le plus difficile était Mahmoud. Elle devait s'y reprendre plusieurs fois car il se rendormait systématiquement. Elle était patiente avec lui. Elle lui pardonnait toutes ses bêtises. Quelques semaines après sa naissance, elle avait remarqué qu'il était lent dans ses mouvements et ses réactions. Elle l'avait emmené chez un grand médecin d'Assouan, qui lui avait dit que durant toute sa vie il serait un peu en retard par rapport à ceux de son âge. Dire que Mahmoud allait à l'école était une façon de parler, car c'était la troisième fois qu'il redoublait sa dernière année de collège. Il dépensait tout son argent de poche et tout son temps à soulever des haltères et à développer ses muscles, si bien qu'à moins de dix-sept ans il était devenu un vrai colosse.

Après sa première tentative avec Mahmoud, Raqia allait réveiller Saïd et Kamel, les deux grands. Kamel était vif comme la brise. Dès qu'elle posait la main sur sa tête, il ouvrait les yeux, se levait et lui baisait la main. Ensuite, c'était lui qui se chargeait de réveiller Saïd. Elle aimait laisser Saliha pour la fin, de manière à lui laisser plus de temps pour dormir. Une fois que les enfants avaient fait leur toilette et s'étaient habillés, ils s'asseyaient autour de la table. Raqia s'efforçait de rendre leur petit déjeuner le plus appétissant possible : des œufs, du fromage, des fèves, du pain frais avec du thé et du lait. Elle s'asseyait ensuite en tailleur sur le canapé avec, à la main, un chapelet vert de quatre-vingt-dix-neuf grains. Les enfants se mettaient en rang devant elle, l'un derrière l'autre. Elle posait la main sur leurs têtes et, pour leur protection, elle récitait des versets du Coran. Pour écarter le mauvais œil, elle leur interdisait de descendre ensemble. Il ne fallait pas que les gens puissent dire en les regardant : "Voilà les enfants Hamam", pour qu'ensuite ils attrapent des maladies et que surviennent toutes sortes de catastrophes ! Elle insistait pour qu'ils sortent à la suite les uns des autres. Aucun ne devait franchir la porte avant que celui qui le précédait ne soit arrivé au bout de la rue. Saïd s'arrangeait toujours pour ne pas avoir à s'occuper de sa sœur, Saliha, tandis que Kamel acceptait de bon cœur de l'accompagner à l'école Al-Seniya avant de prendre un autobus pour se rendre à l'université.

Mahmoud était toujours le dernier à sortir. Sa mère lui faisait jurer solennellement sur le Coran qu'il irait vraiment en classe et qu'il ne ferait pas l'école buissonnière pour aller jouer au football dans la rue ou se rendre au cinéma, et surtout qu'il ne se bagarrerait plus jamais.

Ses enfants avaient tous hérité du beau teint brun clair de leur famille sauf Mahmoud, qui était noir comme du charbon, comme s'il venait du sud du Soudan. À l'école, lorsque les enfants se moquaient de lui à cause de ses échecs et de sa peau noire, il se jetait sur eux pour les frapper, ce que sa force physique rendait très dangereux. L'année précédente, il s'était battu deux fois et avait ouvert l'arcade sourcilière de l'un et cassé le bras de l'autre. Tant et si bien que le directeur de l'école avait prévenu ses parents qu'il allait être obligé de le renvoyer s'il continuait à se bagarrer. Cela avait été un jour sombre. Abdelaziz avait violemment frappé son fils en lui criant :

— Ça ne te suffit pas d'être un raté et un imbécile. Il faut en plus que tu fasses le voyou. Je jure par Dieu tout-puissant que si tu lèves la main sur n'importe quel élève, j'irai à l'école te frapper avec un bâton devant tous tes camarades.

Elle n'avait jamais pardonné à son époux ce qu'il avait fait. Mahmoud était un pauvre enfant, simple d'esprit. Il fallait l'éduquer avec calme. Chaque matin, avant que Mahmoud ne sorte, elle l'embrassait, le bénissait, puis lui donnait toujours les mêmes conseils :

— Si quelqu'un t'embête, Mahmoud, surtout ne le frappe pas. Éloigne-toi de lui et récite la Fatiha en silence.

Mahmoud la rassurait et la serrait dans ses bras. En sentant la force de ses muscles, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la fierté.

Après le départ des enfants, elle pouvait se consacrer à elle-même. Il lui restait du temps avant le réveil d'Abdelaziz, à neuf heures. C'était le moment où elle avait l'habitude de se faire un thé à la menthe et de s'asseoir à la fenêtre. Elle se distraitait à regarder passer les voitures, les marchands ambulants, les élèves et les employés. Mais, ce matin, elle était épuisée. Elle n'avait pas bien dormi la veille. Elle regardait à travers la vitre sans rien voir. Elle ne sentait même pas le goût du thé. Elle pensait que, le mois

prochain, cela ferait cinq ans qu'elle était au Caire. Ah, comme le temps passait vite !

Leur départ de Drao pour Le Caire fut un grand événement. On raconte qu'en dehors de la visite en Haute-Égypte de Saad Zaghloul la gare de Drao n'avait jamais connu une telle affluence que lorsqu'elle était partie au Caire avec ses quatre enfants. Ce jour-là, ceux qui étaient venus la saluer s'étaient massés à l'intérieur et à l'extérieur de la gare, devant l'entrée, dans le hall et sur les quais. Toutes les grandes familles de Drao avaient envoyé leurs représentants pour lui dire adieu.

Il y avait les Mahjoub, les Abd el-Maqsoud, les Aouis, les Chiba. Même chez les Balam – malgré les relations tendues qu'ils entretenaient avec sa famille à cause d'un interminable contentieux au sujet des palmiers de la rive est –, le sens des convenances l'avait emporté sur les haines du passé. Ils avaient envoyé pour les adieux dix hommes accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants.

Tout le monde éprouvait de la compassion à leur égard. Son époux et cousin germain Abdelaziz Hamam était un des notables de Drao, qui avait hérité de son père de la terre et de l'argent. Il était connu pour sa magnanimité et sa munificence. Jamais il n'avait refusé de venir au secours des membres de sa famille, des voisins ou de quelque autre habitant que ce soit de son village. Acculé par les dettes, il avait vendu sa terre, parcelle après parcelle, jusqu'à la faillite. À plus de quarante ans, il ne lui restait pas d'autre solution que d'émigrer au Caire pour y trouver du travail comme un quelconque journalier ou comme un banni. Ce qui renforçait la sympathie des gens de Drao, c'était que nombre d'entre eux avaient eu besoin dans le passé d'argent, qu'Abdelaziz leur avait prêté de bon cœur et dont il avait ensuite omis de leur demander le remboursement. Au fond d'eux-mêmes, ils se sentaient un peu coupables de sa faillite. Raqia avait vu, dans les regards de ceux qui étaient venus leur dire adieu, du chagrin, de l'amitié et un profond respect. Elle était à leurs yeux le modèle authentique de la femme de Haute-Égypte, qui ne se sépare pas de son mari et ne l'abandonne jamais, qui est à ses côtés dans les périodes heureuses ou les difficultés avec une même détermination.

Toutes ces pensées étaient présentes le jour de son départ, comme de grands nuages invisibles couvrant la scène de leur ombre. Raqia était descendue de la calèche, son beau visage illuminé d'un sourire qui proclamait son endurance, sa totale acceptation de son sort et sa disposition à faire face à l'imprévu. Les deux petits, Saliha et Mahmoud, étaient accrochés à sa robe noire tandis que Saïd et Kamel, les grands frères, marchaient derrière elle, chacun avec une valise et un ballot sur la tête. La grande valise, c'était son frère Bachir qui la portait sur ses épaules. Les gens affluaient vers elle de toutes parts. Elle les saluait et les remerciait un par un. Elle serrait la main des hommes et embrassait les femmes en les prenant dans ses bras. Certaines s'abandonnaient à leurs sentiments et pleuraient. D'autres donnaient à Mahmoud et à Saliha des bâtons de mélasse et des sucettes. Mahmoud les avalait goulûment, tandis que Saliha, réfléchie et bien élevée, regardait sa mère et attendait qu'elle l'autorise d'un signe. Elle prenait alors la sucrerie et disait d'une voix nette :

— Merci, ma tante.

Raqia avançait lentement. Dès qu'elle avait fini de serrer la main aux uns, d'autres l'entouraient. Des voix s'élevaient :

— Porte-toi bien, Oum Saïd.

— Reviens-nous prospère et en bonne santé.

— Ce n'est qu'un mauvais moment à passer.

— Nos salutations à Abdelaziz.

Cela lui prit beaucoup de temps pour arriver au quai devant lequel se trouvait le train. Elle traînait ses enfants et son frère trottaient derrière eux, la valise sur les épaules. À nouveau, elle se retrouva entourée de toutes parts.

Elle aperçut des femmes de la famille Balam et laissa tout le monde pour aller les embrasser chaleureusement, puis, la main dans celle de Nawal, l'épouse d'Abd el-Aal (le chef de la famille Balam), elle dit à voix haute pour que tout le monde l'entende :

— C'est un grand pas que tu as fait. Je n'oublierai jamais que tu es venue.

L'épouse d'Abd el-Aal, émue par l'affabilité de Raqia, la serra à nouveau contre elle, puis la regarda dans les yeux et lui répondit d'un ton sincère :

— Dieu sait combien je t'aime, Raqia.

— Moi aussi, je t'aime, fille de bonne famille.

— Les Hamam sont les premiers dans la contrée.

— Non, c'est vous, les Balam, qui êtes les meilleurs. Vous n'avez apporté à notre village qu'honneur et prestige.

— C'est le diable, qu'il soit maudit, qui s'est immiscé dans nos affaires. Que Dieu nous guide tous ! Les frères peuvent avoir des divergences et les entrailles entrer en conflit, mais on ne doit jamais faire fi du sang.

— Que Dieu te protège, Raqia, et te récompense mille fois.

À ce moment, Bachir se pencha vers sa sœur et lui dit quelque chose à l'oreille, mais celle-ci fit un signe de la tête et poursuivit sa conversation.

Il n'aurait pas été convenable qu'elle l'interrompe soudainement. Elle savait que le moindre geste, surtout avec l'épouse d'Abd el-Aal Balam, aurait pu être commenté et interprété défavorablement et peut-être provoquer une reprise du contentieux entre les deux familles.

Elle continua pendant quelques minutes à parler avec la femme, puis elle alla serrer les mains d'une autre famille, mais cette fois-ci son frère la tira de force par sa galabieh vers le train, qui se mit à rugir en crachant une épaisse fumée, comme si tout à coup il était en colère. Les cris de ceux qui l'accompagnaient s'élevèrent comme s'ils appelaient à l'aide. Raqia prit alors Saliha et Mahmoud par la main et se mit à courir avec ses deux aînés, Saïd et Kamel, et son frère Bachir derrière elle. Ils coururent de toutes leurs forces...

Raqia sirotait son thé et un sourire lui échappa à ce souvenir. Ce jour-là, les personnes venues la saluer étaient si nombreuses qu'elle avait raté le train. Lorsqu'elle raconte cela à sa voisine Aïcha, elle rit aux éclats et se met à plaisanter sur la candeur des habitants de Haute-Égypte. Son frère Bachir avait dû lui réserver de nouveaux billets et elle avait été obligée de faire le tour des maisons de Drao pour demander aux gens de ne pas venir cette fois-ci lui faire leurs adieux. Tous ses proches se l'étaient tenu pour dit, en dehors d'Abd el-Barr, fils de son oncle Aïssa, qui avait tenu à y aller une deuxième fois. Il s'était emporté lorsque Ahmed s'y était opposé :

— Raqia est autant ma cousine qu'elle est ta sœur. Je jure de divorcer d'avec ma femme si je ne vais pas lui faire mes adieux à la gare. Tant pis si elle rate cent fois le train...

Abd el-Barr était en effet revenu, et elle lui en avait été reconnaissante. Ils avaient grandi ensemble et il avait été question qu'elle l'épouse, mais le sort en avait disposé autrement. Elle savait que son insistance à venir lui faire ses adieux n'était pas tout à fait innocente. Peut-être Abd el-Barr l'aimait-il toujours, malgré le temps qui s'était écoulé, mais elle n'osait même pas y penser, par respect pour son mari, qu'elle plaçait au-dessus de tous les hommes de la terre. Vingt-cinq ans plus tard, elle se rappelait encore son mariage. Cette nuit-là, de nombreux animaux avaient été sacrifiés et les coups de feu avaient partout retenti. La fête avait duré toute une semaine et les femmes répétaient alors avec jalousie que le chameau qui l'avait transportée à la maison de son mari gémissait presque sous le poids de l'or que le marié lui avait offert. Pas une femme n'avait connu une gloire semblable à la sienne. Elle avait à Drao une grande maison avec une vaste pièce de réception, un jardin planté de palmiers, des serviteurs, des chevaux, des chameaux, du bétail, des volailles, et en plus de cela elle avait un merveilleux mari qui n'était pas méchant avec elle, qui ne la battait pas, qui respectait sa dignité et – elle en était persuadée – qui ne la trompait pas.

Elle avait tardé à être enceinte, et sa belle-mère (que Dieu l'ait en sa sainte garde et qu'il lui pardonne) avait tenté de jeter le trouble dans l'esprit d'Abdelaziz. Elle lui avait conseillé de se remarier :

— Tu es un homme. Il faut que tu aies un fils de ton sang. Remarie-toi. C'est la volonté de Dieu.

N'importe qui d'autre l'aurait immédiatement fait et personne ne l'aurait critiqué, mais il avait refusé et avait déclaré qu'il garderait sa femme même si elle était définitivement incapable d'enfanter. Comment oublier ce geste ? Lorsque sa belle-mère avait fait venir le cheikh Machaal afin qu'il lui fabrique une amulette pour la rendre fertile, Abdelaziz avait reçu froidement ce dernier :

— Dieu n'a pas besoin d'amulettes. Je ne ferai rien que m'interdit le Prophète, prière et bénédiction de Dieu sur lui. Les enfants, la vie, la mort, les richesses, tout cela est l'affaire de Dieu. Nous ne le lui contesterons jamais.

Après s'être tu un instant, il ajouta d'un ton moqueur :

— Et puis, Cheikh Machaal, si tu es vraiment en bonnes relations avec les djinns, pourquoi ne leur demandes-tu pas de guérir les rhumatismes qui te rongent les os ?

Après deux ans de souffrances, Dieu l'avait comblée et elle avait donné naissance à six enfants dont deux s'en étaient allés et quatre lui étaient restés. Ensuite était venue la grande épreuve. Son mari avait été ruiné. Que Dieu, de toute façon, soit remercié. Notre Seigneur, qu'il soit exalté, met les hommes à l'épreuve par ses bienfaits comme il les met à l'épreuve dans l'adversité. Qui aurait pu imaginer qu'elle allait commencer une vie nouvelle au Caire ?

Abdelaziz luttait avec acharnement pour qu'ils vivent d'une façon convenable : il leur avait loué, rue Sedd el-Gaouani dans le quartier de Sayyida Zeineb, un appartement grand et agréable avec quatre chambres et un salon, avec en plus la pièce sur la terrasse. Le loyer de l'appartement était élevé et les dépenses pour les enfants n'avaient pas de fin. À cela s'ajoutaient les frais causés par les convives dont les visites étaient incessantes : il fallait leur fournir nourriture, boissons, tabac et, parfois, habillement. Que Dieu vienne à son secours. Où trouvait-il de quoi faire face à toutes ces dépenses et comment supportait-il son emploi modeste, lui qui, toute sa vie, à Drao, avait vécu comme un seigneur. La première fois qu'il lui avait donné à repasser sa tenue de travail jaune avec des boutons en cuivre, il lui avait dit d'un ton qu'il s'efforçait de rendre naturel :

— Je suis aide-magasinier. C'est ma tenue de travail.

Elle avait alors dû faire un énorme effort pour dissimuler ses sentiments. Elle s'était mise à bavarder de choses et d'autres et à rire tout en repassant avec soin son costume qu'elle avait ensuite mis dans une petite valise. Elle l'avait accompagné jusqu'à la porte pour lui dire au revoir. Mais après qu'il fut parti, elle avait éclaté en sanglots. Abdelaziz Hamam – le descendant d'une puissante famille – allait-il travailler comme domestique jusqu'à la fin des temps ? Que Dieu soit remercié pour toute chose !

Elle interrompit ses pensées et regarda l'horloge accrochée au mur du salon : il était plus de neuf heures.

Elle se précipita vers la chambre et ouvrit doucement la porte. Elle regarda le visage d'Abdelaziz en train de dormir. Combien

elle aimait cet homme! Elle était amoureuse de lui. Cette puissance, cette solidité, cette stabilité, cette fierté! Comment pouvait-il supporter ce tourment avec impassibilité? Beaucoup d'autres seraient morts d'accablement, mais Abdelaziz était croyant et acceptait avec sérénité la volonté de Dieu. Elle le secoua avec douceur pour le réveiller. Après sa toilette et ses ablutions, il fit la prière du matin puis s'habilla. Une fois qu'il se fut assis pour prendre son petit déjeuner, elle mit son plan à exécution. Elle soupira :

— Que Dieu nous garde ta force, Abdelaziz, qu'il te comble et qu'il nous comble tous de bienfaits.

Il y eut un silence. Abdelaziz pela soigneusement la coquille de son œuf et en mit les débris dans le plat, puis lui demanda tranquillement :

— As-tu besoin de quelque chose?

Raqia soupira et murmura comme en s'excusant :

— La cotisation de la coopérative.

— À la fin de la semaine, si Dieu le veut. Il y a autre chose?

— Ah, j'ai honte de te le dire. Tu sais comme Saïd peut être assommant. Il veut à tout prix acheter une nouvelle chemise.

— Nous verrons.

Il termina son repas et alluma une cigarette en sirotant une tasse de café. Raqia profita de l'occasion pour avancer vers son objectif. Elle lui sourit :

— J'ai une chose à te demander, Abdelaziz. Par le Prophète, ne me gronde pas.

— Rien de grave?

— Je voudrais vendre deux bracelets et acheter une machine à coudre Singer. Tu sais bien que j'ai toujours voulu faire de la couture. Avec une machine, je pourrai me mettre à coudre. On verra bien ce que ça rapporte! Je ne bougerais pas de la maison et l'honneur serait sauf. Le moindre sou est utile pour faire face aux dépenses...

Abdelaziz lui jeta un regard qu'elle connaissait bien. C'était l'air qu'il prenait quand quelque chose ne lui plaisait pas.

— Tu veux que je te trouve avec des clients quand je rentrerai du travail?

— Le travail n'a jamais été une honte.

— Tu veux que la maison Hamam devienne jusqu'à la fin des temps un atelier de couture ?

Elle savait qu'il ne serait pas d'accord mais elle ne désespérait pas :

— D'accord, ne parlons plus de la machine. Ta fille, Saliha...

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Si elle abandonnait les études et restait à la maison, tu économiserais les frais de l'école.

— Tu n'as pas honte de dire ça ! Je me saigne pour cet imbécile de Mahmoud et tu voudrais que Saliha, qui est intelligente et douée, je la ramène à la maison et que je gâche son avenir.

— Son avenir, c'est de se marier et d'avoir des enfants.

— Aussi longtemps qu'elle en aura envie, elle étudiera.

— J'ai une autre idée.

— Ça fait beaucoup d'idées comme ça, Oum Saïd.

Sur ces mots, il se leva, prit son tarbouche sur le portemanteau et dit en le calant sur sa tête :

— Ne te préoccupe pas, Raqia... Je suis sûr que tout va s'arranger, si Dieu le veut.

C'était de la pure folie.

Il y avait plus de cent kilomètres entre Mannheim, où habitait Bertha, et Pforzheim, où vivait sa mère. Comment avait-elle pu s'imaginer un instant les franchir avec sa voiture ?

Ensuite, que connaissait-elle de l'engin qu'elle conduisait ? Deux ou trois choses qu'elle avait retenues des explications de Carl. La seule fois où elle l'avait vu conduire la voiture, celle-ci s'était renversée au bout de quelques mètres, et maintenant elle voulait parcourir cent kilomètres d'un seul coup au volant de cet engin ! Ce n'était pas la peine de réfléchir longtemps : émue par la dépression de son mari, elle s'était lancée dans une folie. Son échec était aussi certain que le soleil brille. Complètement seule avec ses enfants ébahis luttant contre le sommeil sans comprendre ce qu'elle était en train de faire, il lui fallait maîtriser ce maudit véhicule. Dès le premier instant, Bertha découvrit que le volant ne transmettait pas ses gestes avec précision. Lorsqu'elle le tournait vers la gauche ou vers la droite, cela prenait quelques instants avant que la voiture change de direction. Bertha se rendit également compte que la voiture était extrêmement légère. Elle tanguait comme un petit bateau ballotté par les vagues de l'océan. Plus d'une fois, violemment secouée, elle avait failli se renverser. Bertha avait eu très peur et avait crié à ses enfants de se cramponner au garde-fou. Rapidement, elle découvrit que le moteur s'arrêtait à la moindre dénivellation. À chaque côte, il lui fallait descendre avec ses enfants et pousser. Ensuite, le carburant s'épuisa. Elle laissa ses deux enfants dans la voiture et courut à la pharmacie la plus proche pour demander dix bouteilles d'essence.

Comme à l'époque l'essence n'était utilisée que pour le nettoyage, cela éveilla la curiosité du vieux pharmacien, qui lui dit poliment, en rangeant les bouteilles dans un sac :

— Je peux deviner que madame habite dans une grande maison si elle a besoin de toute cette essence pour la nettoyer.

Bertha eut un sourire embarrassé et lui dit :

— Venez un instant avec moi.

Le pharmacien sortit en hésitant de derrière son comptoir et la suivit dans la rue en souriant d'un air perplexe. Elle s'arrêta et fit un geste de la main :

— J'utilise l'essence comme carburant pour cette voiture.

Le pharmacien avait entendu parler de l'invention et, partagé entre la curiosité et l'enthousiasme, il se mit à l'inspecter comme si c'était une créature extraterrestre qui venait de tomber sur la terre. Il insista pour l'aider. Elle ouvrit le bouchon du réservoir et le pharmacien commença à verser lentement des petites quantités d'essence jusqu'à ce que le réservoir soit complètement plein. Bertha se mit au volant et tira sur la courroie. La voiture vrombit et cracha sa fumée habituelle. Le pharmacien émerveillé applaudit, et Bertha cria pour le remercier avant de s'éloigner en cahotant.

Après cela, il y eut le problème du refroidissement : il n'y avait plus d'eau et le moteur était chauffé à blanc. Bertha l'éteignit et, abandonnant à nouveau les enfants, elle marcha longtemps avant de trouver une fontaine publique dans un jardin. Elle y remplit le réservoir d'eau en caoutchouc que Carl avait réservé à cet usage. Bertha espérait que ce serait là sa dernière épreuve, mais hélas, à peine la voiture s'était-elle remise en marche qu'elle vibra et s'arrêta à nouveau. Bertha descendit et découvrit que le carburateur était bouché. Elle réfléchit un peu puis détacha pour le nettoyer une épingle de ses cheveux, qu'elle introduisit avec une patience de fourmi dans les trous minuscules. Après cela, elle tira sur la courroie, mais le moteur ne répondit pas. Elle tira une nouvelle fois, puis à la quatrième tentative la voiture se mit finalement en marche. Au bout de dix heures au cours desquelles Bertha eut à subir toutes les avanies possibles, après avoir traversé des moments éprouvants de découragement et même de désespoir, l'automobile Benz arriva finalement à Pforzheim. Avant de se rendre chez sa mère, Bertha s'arrêta au bureau du télégraphe

et, laissant le moteur tourner, elle descendit rapidement pour envoyer à son mari le télégramme suivant :

“Aujourd’hui la voiture Benz a franchi une distance de cent kilomètres de Mannheim jusqu’à Pforzheim. Nous avons gagné, Carl. Nous sommes fiers de toi.”

Le lendemain, Bertha conduisit la voiture sur le chemin du retour en tirant profit de l’expérience de la veille : avant de partir, elle prépara un grand jerrican plein d’eau ainsi que nombre de bouteilles de gazoline et elle emprunta à sa mère un ensemble de fines aiguilles à couture pour les introduire dans les ouvertures du carburateur s’il se bouchait. Grâce à ces préparatifs, elle put raccourcir de deux heures la durée du voyage. Les mots manquent vraiment pour décrire la façon dont Carl Benz accueillit son épouse et ses enfants à leur retour. Il était debout devant sa maison, et dès qu’ils apparurent au loin il se mit à crier et à applaudir. Lorsque Bertha descendit, fière de sa victoire, il se précipita vers elle, la serra dans ses bras et la couvrit de baisers. Par la suite, il écrivit dans son journal :

“À un certain moment, tout le monde m’avait abandonné au point que je commençais moi-même à douter de la valeur de ce que je faisais. Un seul être n’a jamais vacillé un instant dans sa foi en moi – et c’est à cet être que revient le mérite de tout ce que j’ai réalisé. Il s’agit de ma femme, Bertha.”

*

La nouvelle se répandit depuis Mannheim et Pforzheim jusqu’aux coins les plus reculés d’Allemagne, puis d’Europe et enfin du monde. Immédiatement, les propositions affluèrent, et la fabrication d’automobiles commença, timidement d’abord, puis avec élan et résolution. Une grande partie de l’opinion était encore fondamentalement opposée à l’idée, que ce soit par fanatisme religieux, par ignorance ou par crainte du bruit et de la fumée qu’allaient causer les voitures. Il arriva souvent, spécialement à la campagne, que les premiers conducteurs d’automobile soient pourchassés. Les gens couraient derrière les véhicules en insultant leur conducteur. Ils leur jetaient des pierres ou bien plaçaient de gros troncs d’arbres sur leur route pour les empêcher de passer.

C'étaient là des combats d'arrière-garde dans une bataille dont le résultat était décidé d'avance. Les voitures se répandirent à une vitesse étonnante. Le 13 septembre 1899 tomba la première victime de l'automobile : un Américain qui s'appelait Henry Bliss fut heurté, en traversant une rue de New York, par une voiture qui lui brisa le crâne. Cet accident fit craindre que se développe une controverse sur le danger que représentait la nouvelle invention, mais l'enthousiasme des gens pour la voiture n'en fut pas diminué. Puis ce fut le bond en avant avec l'Américain Henry Ford (1863-1947), qui commença à construire des automobiles sur une large échelle. Sa politique reposait sur une diminution de la marge bénéficiaire compensée par l'augmentation de la production. Son critère était simple : il fallait que le prix d'une voiture soit à la portée du pouvoir d'achat des employés et des ouvriers de ses usines. Pour la première fois, l'automobile cessa d'être un simple instrument de distraction à l'usage des riches pour devenir un moyen de transport quotidien, qui changea complètement la vie des gens et leur façon de penser. Dès lors, les distances ne constituaient plus un obstacle aux désirs et aux comportements des gens. Le conducteur d'une automobile pouvait travailler dans un endroit éloigné de son domicile et pouvait également conduire sa famille en promenade au bord de la mer et la ramener à la maison à la fin de la journée. La voiture inculqua aux gens un sentiment d'indépendance et d'individualisme et les conforta dans l'opinion qu'ils étaient maîtres de leur destin.

L'Égypte, alors sous occupation britannique, ne se trouvait pas à l'écart de ce mouvement. C'est en 1890 que les Égyptiens virent pour la première fois une automobile. C'était une voiture française, une De Dion-Bouton amenée par le petit-fils du khédive Ismaïl, le prince Aziz Hassan, d'esprit aventureux et novateur. Avec deux amis, il se lança dans une aventure périlleuse en conduisant sa voiture du Caire à Alexandrie le long de la route agricole, qui n'était bien sûr pas goudronnée à l'époque. Le voyage prit sept heures et coûta très cher, car, au cours de son périple, la voiture du prince Aziz détruisa les nombreuses cultures et écrasa sous ses roues ânes et bestiaux de toutes sortes. Le prince ordonna d'indemniser immédiatement en argent liquide les paysans pour les dégâts subis.

Les Égyptiens sans conteste prirent goût aux voitures : en 1905, il y en avait cent dix au Caire et cinquante-six à Alexandrie, et dans la seule année 1914 l'Égypte importa deux cent dix-huit voitures. Leur nombre se multiplia tellement que le besoin se fit sentir d'un Automobile Club qui se chargerait de tout ce qui les concernait : obtention des permis, pavage des rues, fixation de la vitesse maximale, fabrication des signaux routiers et contrôle du bon état des véhicules. Après vingt ans de tentatives incessantes, l'Automobile Club royal ouvrit officiellement ses portes en 1924.

La totalité des membres fondateurs étaient des étrangers et des Turcs, qui confièrent la présidence du club au prince Omar Toussoun et la présidence d'honneur à Sa Majesté le roi Fouad I^{er}. Ensuite eut lieu l'élection du conseil d'administration, qui nomma l'Anglais James Wright au poste de directeur. Le bâtiment, construit comme une copie conforme du célèbre Carlton de Londres, était un joyau architectural plein d'élégance et de noblesse. Lorsque le conseil d'administration se réunit pour fixer son règlement intérieur surgirent deux difficultés : la première était de savoir s'il était possible d'y accepter des membres égyptiens. La majorité, conduite par le directeur du club, l'Anglais Wright, y était hostile :

— Je veux être clair, dit-il en allumant sa pipe. Notre fonction, dans ce club, est de décider de la politique de l'automobile en Égypte. Les Égyptiens, quels qu'ils soient, même riches et éduqués, ne sont pas capables de prendre ces décisions. L'automobile est l'invention de l'homme occidental et c'est à lui seul qu'il revient de prendre les décisions la concernant. Je n'attends des Égyptiens rien d'autre que des achats de voitures pour simplement rouler.

Après toute une controverse, un membre italien qui parlait parfaitement arabe les mit en garde : s'ils annonçaient officiellement que l'adhésion au club était refusée aux Égyptiens, celui-ci allait devoir affronter une campagne de presse féroce, ce qui aurait une conséquence immédiate sur les ventes de voitures dans le pays. La voix de l'Italien, que les membres présents écoutaient dans un silence attentif, retentissait dans la salle :

— Le sentiment national contre l'occupation britannique est vif en Égypte et cela peut n'importe quand pousser à la haine